

Alessia Vignoli

Université de Varsovie

alessia.vignoli89@gmail.com

DE L'ÉRUPTION RHÉTORIQUE : ÉTUDE DE L'HYPOTYPOSE DANS LA LITTÉRATURE CATASTROPHIQUE FRANCO-ANTILLAISE

“A Rhetorical Eruption: A Study of Hypotyposis in French Caribbean Disaster Fiction”

SUMMARY – Hypotyposis is a figure of speech which often appears in written descriptions of natural disasters (e.g. in Voltaire's *Poem on the Lisbon disaster*, 1756). Its ability to show in the eye of the reader the unfolding of a tragic event through a vivid and dynamic description makes hypotyposis a useful tool in catastrophic and post-apocalyptic fiction. The aim of this contribution is to study the presence and function of hypotyposis in three novels which belong to French Caribbean literature, concerning two volcanic eruptions that took place in the 20th century (Montagne Pelée, Martinique, in 1902 and Soufrière, Guadeloupe, in 1976). By a stylistic and thematic analysis of some selected texts from Raphaël Tardon's *La Caldeira* (1948), Raphaël Confiant's *Nuée ardente* (2002) and Daniel Maximin's *Soufrières* (1987), we will focus on the role of hypotyposis as a creator of *pathos* and emotional reactions in the reader's mind by which the author can also convey a social and political message.

KEYWORDS – Hypotyposis, catastrophic literature, volcanic eruption, R. Tardon, R. Confiant, D. Maximin, Montagne Pelée, Soufrière

“Un'eruzione retorica: studio dell'ipotiposi nella letteratura catastrofica dei Caraibi francofoni”

RIASSUNTO – Già utilizzata da Voltaire nel suo *Poema sul disastro di Lisbona* (1756), l'ipotiposi è una figura retorica ricorrente nella rappresentazione letteraria delle catastrofi naturali, particolarmente adatta alla descrizione viva e dinamica, quasi cinematografica, degli avvenimenti narrati. Il presente articolo si pone l'obiettivo di definire la presenza e la funzione dell'ipotiposi in tre romanzi appartenenti alle letterature dei Caraibi francofoni che trattano il tema di due eruzioni vulcaniche avvenute nel XX secolo (quelle della Montagne Pelée, in Martinica, nel 1902 e della Soufrière, in Guadalupa, nel 1976). Attraverso un'analisi tematica e stilistica di alcuni passaggi de *La Caldeira* di Raphaël Tardon (1948), della sua riscrittura *Nuée ardente* di Raphaël Confiant (2002) e di *Soufrières* di Daniel Maximin (1987), verrà illustrato il ruolo fondamentale dell'ipotiposi come figura creatrice di *pathos*, capace di generare reazioni emotive nel lettore, e come il possibile veicolo di un messaggio politico e sociale.

PAROLE CHIAVE – Ipotiposi, letteratura catastrofica, eruzione vulcanica, R. Tardon, R. Confiant, D. Maximin, Montagne Pelée, Soufrière

L'écriture de la catastrophe naturelle peut représenter un véritable défi pour le poète ou le romancier : comment décrire les phases d'une éruption volcanique, l'énergie déclenchée par un séisme ou la force dévastatrice d'un cyclone tropical sans tomber dans le piège du lyrisme pathétique ou d'une vision trop subjective d'un drame collectif ? Voltaire, bouleversé par les conséquences du tremblement de terre qui avait atteint la ville de Lisbonne l'année précédente, publie en

1756 un long poème où l'hypotypose apparaît dans quelques vers comme une figure de style qui se prête au récit « catastrophique » : « Philosophes trompés qui criez : 'Tout est bien' ; / Accourez, contemplez ces ruines affreuses, / Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses, / Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés, / Sous ces marbres rompus ces membres dispersés »¹.

L'hypotypose, dans l'article qui lui est consacré par Louis de Jaucourt dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, est définie comme « une figure qui peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on croit les voir de ses propres yeux, et non simplement en entendre le récit »². La fonction et les caractéristiques de l'hypotypose seront ici observées dans le cadre des littératures des Caraïbes francophones, en particulier dans trois ouvrages qui mettent en scène les éruptions de la Montagne Pelée en Martinique, en 1902 (*La Caldeira* de Raphaël Tardon et *Nuée ardente* de Raphaël Confiant), et celle de la Soufrière en Guadeloupe, en 1976 (*Soufrières* de Daniel Maximin). Parmi les nombreux textes de fiction inspirés des cataclysmes d'origine naturelle, le corpus choisi pour cette analyse offre des exemples pertinents qui témoignent du binôme significatif entre l'hypotypose et le récit catastrophique ou post-apocalyptique.

1. *La Caldeira* (1948) de Raphaël Tardon : chronique d'un désastre annoncé

Le 8 mai 1902, l'éruption volcanique de la Montagne Pelée anéantit la ville de Saint-Pierre, le « Paris des Antilles », et la nuée ardente laisse après son passage plus de trente mille victimes³. Les échos de cette catastrophe, responsable de la destruction de la « vitrine de la France aux Amériques »⁴, retentissent dans un ouvrage qui a été presque complètement oublié par la critique et qui y est pourtant entièrement consacré. *La Caldeira* de Raphaël Tardon, publié en 1948, est en effet le seul roman qui non seulement aborde le thème de ce cataclysme, mais qui le considère comme un élément central de la narration, à partir duquel l'auteur ouvre un débat sur des questions politiques et sociales.

Loin d'être une simple description des derniers jours de la ville de Saint-Pierre et de ses habitants, *La Caldeira* est un récit aux fortes implications morales, voire politiques. Les ambitions d'historien et de scientifique, presque volcanologue,

¹ Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, Genève, 1756 ; URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5727289v> ; consulté le 10 juillet 2016.

² L. de Jaucourt, *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, art. « Hypotypose » ; URL : <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/> ; consulté le 10 juillet 2016.

³ Cf. C. Philémon, *La Montagne Pelée et l'effroyable destruction de Saint-Pierre (Martinique) le 8 mai 1902 : le brusque réveil du volcan en 1929*, Paris, Impressions Printory et Georges Courville, 1930 ; URL : <http://www.manioc.org/patrimoine/PAP11055>, consulté le 5 juillet 2016.

⁴ J. Corzani, « La fortune littéraire de la 'catastrophe de Saint-Pierre' : entre commémoration et mythification : le jeu des idéologies », in : A. Yacou (dir.), *Les Catastrophes naturelles aux Antilles. D'une Soufrière à une autre*, Paris, Karthala, 1999, p. 75-98, p. 76.

démonstrées par Tardon, un Mulâtre né à Fort-de-France en 1911, sont confirmées par le travail de recherche et de documentation préalable à l'écriture effectué par l'auteur. Par la création de ce roman riche en détails concernant Saint-Pierre d'avant la catastrophe et les différentes phases de l'éruption, l'écrivain se charge de la lourde tâche de témoigner par la fiction ce que Jack Corzani appelle « la sanction de la bêtise humaine »⁵. Cette bêtise se résume, dans l'univers colonial des Antilles, par un mot lourd de sens : le racisme. C'est le préjugé de couleur, accompagné de l'éternelle lutte entre les Mulâtres et les Békés⁶, qui est en partie responsable de la mort des Pierrotins, coincés dans Saint-Pierre sans pouvoir le quitter à cause des élections qui ne doivent sous aucun prétexte être repoussées. Tardon dénonce ainsi la sottise qui se cache derrière l'opposition entre le parti mulâtre et le parti béké, un contraste qui est à l'origine de la décision de ne pas évacuer la ville, malgré une grande quantité de signes annonçant la catastrophe imminente.

L'éclatement de la Montagne Pelée est habilement décrit par l'auteur à travers une narration presque cinématographique, où le suspense joue un rôle central ; après une succession de signes avant-coureurs et de décès mystérieux aux teintes guignolesques, la puissance du volcan écrase la ville de Saint-Pierre. Aussi, l'effet suscité chez le lecteur par cette construction des événements, proche d'un film d'horreur, est-il celui de totale impuissance face à une catastrophe qui ne devait pas se produire avec une telle ampleur. Car, s'il est certainement impossible d'arrêter une éruption volcanique, Tardon montre que l'on aurait pu limiter les dégâts en gérant mieux l'émergence des symptômes du désastre, par exemple en ordonnant l'évacuation immédiate de la ville.

Dans *La Caldeira*, plusieurs personnages animent la narration et contribuent à la création d'une fresque haute en couleurs, qui fait revivre Saint-Pierre « dans sa vraie nature de ville cosmopolite avec sa population de Nègres et de Mulâtres besogneux, de marginaux, de prostituées, de matelots venus des quatre coins du monde »⁷. Parmi ces gens, on voit au premier plan le Mulâtre Melville, héros du roman, amoureux de Cécilia Laborde, une Noire qui veut à tout prix devenir une Blanche et qui refuse l'amour du jeune Métis, le Blanc Jacques Joubert et le Mulâtre Robert Perrier, demi-frères dont l'amitié n'est pas approuvée par leur père, qui a renié Perrier, le fils bâtard. La description du déroulement de la catastrophe, centrale surtout dans les dernières pages du roman, alterne avec la représentation de la société de Saint-Pierre, de ses vices et de son racisme incarnés dans tous les aspects de la vie quotidienne.

⁵ *Ibid.*, p. 92.

⁶ Aux Antilles, le terme *Béké* désigne les Blancs créoles descendant des familles des premiers colons (voir J. Benoist, « Types de plantations et groupes sociaux à la Martinique », *Cahiers des Amériques Latines*, 1968, n° 2, p. 130-160).

⁷ J. Corzani, *op. cit.*, p. 92.

L'hypotypose se révèle une figure nécessaire pour étaler l'enchaînement des événements sous les yeux du lecteur / spectateur, n'oubliant jamais de préserver quelques touches d'ironie et d'humour noir, éléments caractéristiques de l'écriture de Tardon. La fonction fondamentale de l'hypotypose est ainsi décrite par Yves Le Bozec :

Il s'agit, par un procédé d'imitation, de précipiter l'émotion de l'allocuteur, d'induire en lui un effet de sidération, qui le met, comme bouche bée, devant une représentation si forte qu'elle s'impose à lui, au-delà (en deçà) de la narration, comme la seule réalité, une réalité à laquelle il assiste passivement, en spectateur impuissant mais fasciné⁸.

Par quels moyens cet « effet de sidération » est-il véhiculé dans *La Caldeira* et quels sont les procédés utilisés par l'auteur dans la mise en scène du désastre ? Pour répondre à ces questions, analysons quelques extraits significatifs du roman.

Les premiers signaux d'alarme se manifestent assez tôt dans la narration, mais c'est à partir du chapitre XIII que la Montagne Pelée s'érige en personnage principal du récit, au visage humain plutôt monstrueux :

Le monstre s'éveille de méchante humeur. Quel mal l'afflige ? Il se plaint. Un râle spasmodique passe sa gorge. Il respire avec difficulté. Il étouffe. Le voilà délivré des matières qui obstruaient son pharynx. Une colonne de cendres et de vapeurs jaillit aux nues. Le grondement s'étend à fleur de terre, avec l'étrange résonance d'une scierie mécanique enclose sous un hangar de tôle. La Rivière Blanche qui prend sa source au pied de l'Étang-Sec, en profite pour tripler son débit. À deux heures de l'après-midi la nuit tombe comme une coupole d'ébène. Une virgule de lune sanguine apparaît, épinglée à ras de la mer. Trois séismes secouent la nuit⁹.

L'abondance de détails et la juxtaposition de plusieurs fragments qui donne un rythme saccadé à la narration, caractérisent ce passage. Le romancier réussit ainsi à créer un puissant effet de retardement où le réveil du volcan-monstre marque le commencement de la fin pour Saint-Pierre et sa population ; au fur et à mesure que les avertissements se poursuivent, l'imminence du désastre gagne en vraisemblance. Il n'est pas étonnant que le « spectacle d'apocalypse »¹⁰ dans le chapitre XXVII soit ainsi présenté par le narrateur omniscient (extradiégétique) : « L'éruption paroxysmale qui devait détruire Saint-Pierre de la Martinique débuta »¹¹.

L'électricité, le vent, la pluie, la foudre, la nuit, le soufre, l'ozone, la cendre, les lapilli, s'abattaient sur la ville. [...] De la Caldeira s'élançaient des gerbes de feu, des vagues d'étincelles, des jets de feu propulsés haut et droit pendant une minute, avant de s'épanouir en éventails de lumière¹².

⁸ Y. Le Bozec, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information Grammaticale*, 2002, n° 92, p. 3-7.

⁹ R. Tardon, *La Caldeira*, Fort-de-France, Desormeaux, 1977, p. 119.

¹⁰ *Ibid.*, p. 182.

¹¹ *Ibid.*, p. 248.

¹² *Ibid.*, p. 254-255.

Une caractéristique nécessaire pour qu'il y ait hypotypose est la « neutralisation du sujet parlant au profit de l'objet qui devient alors le seul sujet actif et entraîne conséquemment une passivation du sujet regardant »¹³. Dans les extraits choisis pour illustrer la présence de cette figure de style dans *La Caldeira*, toute trace du locuteur est effacée et la subjectivité disparaît au bénéfice d'une description de l'éruption qui montre les événements sur le mode réaliste, *in medias res*, au moment où ils se déroulent. La progression de la nuée ardente vers la ville de Saint-Pierre et sa marche impitoyable sont amplement exposées dans le récit, soulignant ainsi l'une des caractéristiques des « belles hypotyposes », qui, selon Louis de Jaucourt, « sont des peintures vives, touchantes, pathétiques, d'un seul ou de plusieurs objets, soit laconiquement, soit avec quelques détails, mais formant toujours des images qui tiennent lieu de la chose même »¹⁴ :

[...] la nuée fila droit sur Saint-Pierre, à la poursuite de l'onde aérienne qui, là où elle passait, faisait le vide absolu, aspirant derrière elle la masse qui l'avait propulsée et qui se dilatait à mesure, de par le prodigieux foisonnement de ses particules, et sa vitesse de translation due à son incommensurable compression enfin libérée sur la pente de la montagne¹⁵.

Le lecteur se trouve ainsi face à une illustration détaillée où l'impression du mouvement est donnée principalement par l'utilisation d'un style asyndétique : les conjonctions de coordination sont absentes et l'énumération par une simple juxtaposition de lexèmes ou syntagmes est souvent utilisée, pour augmenter l'impression de la puissance destructrice du volcan :

La nuée filait, se métamorphosant en torrent, fleuve, mer et muraille de feu ; brûlant, broyant, sidérant, entraînant sur son parcours, forêts, collines, rochers, maisons, bêtes et hommes ; franchissant crevasses, ravines, vallées et rivières, à la même allure, semblait-il¹⁶.

Les procédés stylistiques employés par Tardon dans son exposition de la disparition de Saint-Pierre produisent ainsi des effets de *pathos* : pitié, impuissance, colère, résignation. À la fin du roman, un sentiment d'échec s'empare du lecteur, comme si le réveil de la Montagne Pelée ne pouvait mener qu'à la disparition physique du paradis colonial. Dans la dernière scène, le Mulâtre Perrier rend visite à son demi-frère Joubert, agonisant à l'hôpital de Fort-de-France, mais il est totalement ignoré par son père et considéré comme un intrus. En ce sens, l'impression d'inéluctabilité face à la catastrophe naturelle, mais surtout sociale, s'impose au lecteur après qu'il a tourné la dernière page de *La Caldeira*. L'ouvrage de Tardon semble se terminer par un pessimisme qui ne laisse pas d'espoir, car la nuée ardente a balayé la ville mais n'a pas effacé le préjugé de couleur qui continue à régner en Martinique. L'avis de Tardon est partagé par les sources

¹³ Y. Le Bozec, *op. cit.*

¹⁴ L. de Jaucourt, *op. cit.*

¹⁵ R. Tardon, *op. cit.*, p. 283.

¹⁶ *Ibid.*

documentaires, parmi lesquelles surgit le témoignage de Césaire Philémon, sceptique quant à la conciliation du peuple martiniquais après la catastrophe : « Beaucoup de gens croient naïvement que l'horrible catastrophe du 8 mai 1902 entraînera – entre autres conséquences – la disparition du stupide préjugé à cause des affreux malheurs subis en commun par tous les enfants du pays. — Erreur »¹⁷.

2. *Nuée ardente* (2002) de Raphaël Confiant : une réécriture de la catastrophe de Saint-Pierre

Le spectacle de l'éruption de la Montagne Pelée résonne aussi dans une réécriture plus contemporaine de *La Caldeira*, que propose Raphaël Confiant dans *Nuée ardente*, paru cent ans après l'événement, en 2002. Le roman de Confiant, né en 1951 au Lorrain, en Martinique, est une reprise qui a certainement une valeur esthétique, même s'il s'agit d'une tentative de *remake* plutôt que d'un traitement romanesque original. Confiant consacre son ouvrage à la reconstitution d'un univers varié, coloré, carnavalesque et riche en contrastes, celui de Saint-Pierre avant le drame, sans oublier de faire ressortir le message politique et social qui animait l'écriture de Tardon. Plusieurs personnages appartenant à différentes couches de la société peuplent cette tragédie en quatre actes (« Temps de la doucine », « Temps de l'intranquillité », « Temps de l'apocalypse », « Temps de l'inconsolation »). Parmi les plus importants l'on retiendra le Mulâtre Pierre-Marie Danglemont, professeur de philosophie et équivalent du Melville de *La Caldeira*, les Blancs Dupin de Maucourt et Louis de Saint-Jorre, le voleur Syparis, échappé à la mort car il se trouvait en prison, la Nègresse Marie-Égyptienne, blanchisseuse, et Edmée Lemonière, une Quarteronne¹⁸.

Le monde créole ressuscité par Confiant reste aveugle aux présages signalés avant le 8 mai 1902, jour de l'éruption. Les différentes étapes de la catastrophe sont illustrées dans la section du roman appelée « Temps de l'apocalypse » à l'aide de l'hypotypose qui, comme c'est le cas pour *La Caldeira*, permet au lecteur d'observer de très près l'anéantissement de la ville. C'est plus précisément dans le chapitre XXV que l'action se déroule, et la description des phases de l'éruption se mêle à la représentation de l'attitude de quelques personnages du récit face à la puissance inattendue du volcan. Certains, comme le géant noir Barbe

¹⁷ C. Philémon, *Galerias Martiniquaises : population, mœurs, activités diverses et paysages de la Martinique*, Paris, 1930, p. 126 ; URL : <http://www.manioc.org/patrimon/PAP11048>, consulté le 18 juin 2016.

¹⁸ Le mot *quarteron* désigne un enfant né d'un Blanc et d'une Mulâtresse. Pour plus de détails, voir l'illustration que fait M. L. E. Moreau de Saint-Méry des combinaisons raciales dans le contexte colonial, au premier tome de sa monumentale *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle Saint-Domingue*, Paris, L. Guérin, 1875 ; URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784239p>, consulté le 9 juillet 2016.

Sale, décident de cacher leur visage pour ne pas être contraints à regarder ; d'autres, comme Danglemont, attendent calmement la mort ou, comme Saint-Jorre, regardent le spectacle du haut de leur habitation¹⁹, sur le Morne Parnasse.

En l'espace de quelques pages, l'univers si minutieusement dépeint par Confiant dans les chapitres précédents disparaît à jamais ; au tout début, c'est un bruit assourdissant qui annonce le cataclysme : « Le fracas est celui de dix mille canons tirant en tous sens. Tangage monstrueux du sol qui cherche à se dérober à l'assaut de la nuée ardente, en vain. Une cavalerie d'éclairs la précède, la parant de diadèmes éphémères »²⁰. Après l'explosion, la nuée ardente, qui donne le titre au roman, déboule sur la ville : « Le nuage monstrueux se contracte avant de se rouler en boule dans un sifflement si strident que les flancs du Morne Lénard en sont ébranlés. Le dernier rempart de Saint-Pierre chavire sur son socle, prêt à s'écrouler comme une masse »²¹. Le parcours du nuage est désormais clair : il se dirige vers la ville, et l'impact sur tout ce qu'il rencontrera au cours de son avancée mortelle sera dévastateur.

La boule de fumée blanche forma un gigantesque champignon qui se mit à rouler avec un ballant effroyable, fracassant tout dans sa dévalée, enjambant les mornes les plus élancés, enveloppant rivières et forêts, comme mue par une seule et unique volonté : celle d'embraser tout l'arc de cercle de la rade de Saint-Pierre²².

Dans les extraits sélectionnés, l'hypotypose remplit parfaitement sa fonction de figure qui consiste à montrer au lecteur une action en train de se dérouler. Bien que le nuage après l'éruption volcanique devienne un actant, personnifié comme chez Tardon, la narration se veut objective, dépourvue de toute marque de jugement, et l'emploi du présent historique fait des deux passages qui suivent des exemples saillants d'hypotypose. Le premier extrait concerne la destruction du Jardin des Plantes, lieu symbolique de Saint-Pierre :

La nuée atteint la plaine de La Consolation en un rien de temps, accélérant sa course car nul obstacle ne se présente plus au-devant d'elle. Le Jardin Botanique et ses arbres chargés d'ans sont broyés. Des hordes d'éclairs de magnésium foncent aux avant-postes, magnifiques et effrayants tout à la fois²³.

De plus, l'extrait ci-dessous rend compte d'un des aspects soulignés par Yves Le Bozec dans son étude sur l'hypotypose, celui de la surprise : « L'hypotypose est de l'ordre de la stupéfaction, tant dans le discours que dans l'action :

¹⁹ En créole martiniquais, *bitation* : « plantation, ensemble comprenant la maison du maître (ou du propriétaire) et les cases des esclaves (ou des ouvriers agricoles) » ; R. Confiant, *Dictionnaire du créole martiniquais*, URL : <http://www.potomitan.info/dictionnaire/> ; consulté le 9 juillet 2016.

²⁰ R. Confiant, *Nuée ardente*, Paris, Mercure de France, 2002, p. 331-332.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 333.

²³ *Ibid.*, p. 334-335.

elle étonne – au sens classique du terme – et laisse pétrifié »²⁴. Afin d'étonner le lecteur, l'arrivée en ville du fléau mortel est évoquée non seulement à l'aide du présent historique et de l'abolition du point de vue subjectif, mais aussi au moyen d'un style où la parataxe et l'énumération de courtes phrases donnent un rythme à la narration :

L'En-Ville est sous la chape de la nuée ardente. Les maisons en pierre de taille à deux étages s'effondrent dans des craquements sinistres. Les gens courent, hurlent, se débattent, supplient le ciel. La Comédie est un château de cartes. L'Asile de Bethléem et la Maison Coloniale de Santé des tapisseries cendrées. La cathédrale fait mine de résister, mais ses deux tourelles se brisent dans un même élan. Bientôt le rivage est atteint. La boule de feu repousse la mer et la soulève à près de trente mètres. Les rares bateaux à être restés dans la baie sont engloutis en un battement d'yeux. La mer recule de terreur²⁵.

Conformément au travail sur la langue promu par les défenseurs de la créolité²⁶, la critique des mœurs et des contrastes sociaux qui règnent dans Saint-Pierre avant (et après) 1902 découle des choix stylistiques et linguistiques opérés par Confiant. L'hypotypose permet une exacerbation expressive par laquelle le romancier et théoricien martiniquais véhicule un message à la fois politique et idéologique de résistance à la francisation et la nécessité de redécouvrir une culture créole authentique²⁷. Dans *Nuée ardente*, Confiant reprend les thèmes et plusieurs personnages du récit de Tardon et, en donnant sa touche personnelle surtout du point de vue linguistique (usage du français standard, du français ancien, des dialectes régionaux et du créole martiniquais), fait renaître un milieu fascinant et perdu à jamais. Mais l'histoire littéraire de la disparition de Saint-Pierre ne s'arrête pas ici ; cette catastrophe qui a marqué le destin des Pierrotins apparaît, de façon différente, dans d'autres ouvrages d'auteurs francophones des Caraïbes, comme *Texaco* (1992) du martiniquais Patrick Chamoiseau ou *Soufrières* (1987) du guadeloupéen Daniel Maximin ; sur ce dernier roman se focalisera la partie conclusive de cet article.

²⁴ Y. Le Bozec, *op. cit.*

²⁵ R. Confiant, *op. cit.*, p. 335-336.

²⁶ Cf. J. Bernabé, P. Chamoiseau, R. Confiant, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989. L'analyse de ce texte à caractère manifestaire conduite par M. Obszyński dévoile les contradictions et les paradoxes de la créolité : « Située entre la défense du créole, la conquête du français et le multilinguisme, la créolité tente de trouver un accommodement entre des approches à la portée idéologique disparate, ce qui accentue le caractère contradictoire, voire 'oxymorique' du programme » (M. Obszyński, *Manifestes et programmes littéraires aux Caraïbes francophones*, Amsterdam / Boston, Brill / Rodopi, 2015, p. 199).

²⁷ Cf. M. Obszyński, *op. cit.*

3. *Soufrières* (1987) de Daniel Maximin : la voix du volcan

Soufrières, deuxième volet de la trilogie romanesque de Daniel Maximin²⁸, né à Saint-Claude (Guadeloupe) en 1947, s'inscrit dans le vaste et ambitieux projet du romancier et poète, de faire jouer l'histoire de la Guadeloupe, tout en y entremêlant des histoires personnelles. Des personnages qui ont réellement existé et des personnages de fiction animent un univers complexe et hétérogène, contemporain à la catastrophe. Nous allons dépister la présence de l'hypotypose dans ce roman de Maximin et sa fonction dans le récit.

La destruction de Saint-Pierre est mentionnée à plusieurs reprises au cours du roman, en tant qu'avertissement adressé aux habitants qui occupent les terrains près de la Soufrière, redoutable volcan situé dans la commune de Saint-Claude qui semble prêt à éclater. L'éruption qui a eu lieu le 15 août 1976 est une calamité autour de laquelle se concentre l'attention des personnages. Au lieu de personnifier un monstre comme la Montagne Pelée dépeinte par Tardon, la Soufrière fait pleinement partie de la nature tropicale de la Guadeloupe comme dans la vie de ceux qui habitent à ses pieds. Le traitement des cataclysmes, thème central de l'œuvre littéraire de Maximin, a des connotations complètement différentes de celles notées dans les romans précédemment analysés, car la géographie de l'île est solidement et intimement liée au vécu de ses occupants. La présence imposante et en même temps bénéfique de la Soufrière est tellement décisive dans le récit que le volcan devient le sujet de l'énonciation et possède sa propre voix. En soulignant à ce propos une certaine volonté de la part de l'auteur, Christiane Chaulet-Achour constate dans son analyse de la trilogie :

Céder la parole à la Soufrière [...] c'est l'imposer au lecteur comme force constructive et non monstre de destruction. Ce traitement personnifié de l'éruption et le rôle d'observateur-acteur des habitants-fourmis – ils vont et viennent sous nos yeux –, fait du cataclysme un constituant de l'insularité²⁹.

Du point de vue de l'intrigue, la narration tourne autour de l'attente de l'éruption annoncée par l'agitation du volcan ; plusieurs personnages peuplent les pages de ce roman, comme Marie-Gabriel, héroïne de la trilogie, et ses amis, Antoine, professeur de musique au lycée, et Adrien, poète et double de l'auteur. Dans chacune des six parties qui composent le roman, l'action se déroule au cours d'une journée, de l'aube à la nuit ; le temps de l'action est ainsi réparti en six journées, entre les mois de mai et septembre 1976. L'action principale racontée par *Soufrières* est l'éruption volcanique, et tous les événements qui surviennent sont liés à cette contingence, pourtant la mise en fiction de la catastrophe a un

²⁸ Les deux autres romans qui composent la trilogie écrite par D. Maximin sont *L'Isolé soleil* (Paris, Seuil, 1981) et *L'Île et une nuit* (Paris, Seuil, 1995).

²⁹ C. Chaulet-Achour, *La Trilogie caribéenne de Daniel Maximin. Analyse et contrepoint*, Paris, Karthala, 2000, p. 24.

rôle différent par rapport à celui joué par le réveil de la Montagne Pelée dans *La Caldeira* : « L'explosion volcanique est bien le sujet spectaculaire du roman mais son traitement documentaire n'a d'intérêt pour le romancier que dans la mesure où il induit une manière d'être guadeloupéen, une manière de vivre ses fidélités, ses fraternités et ses désirs »³⁰. L'éruption, véritable noyau du récit, est amplement décrite à partir de la toute première page du roman, où est annoncée l'évacuation générale :

Les radios restées ouvertes ordonnent l'évacuation générale de la zone sud. L'éruption commence avec ce long trémor annonçant la montée du magma à moins de deux kilomètres sous la mer, à quelques minutes sans doute de la nuée ardente. — La terre tremble. L'île perd son assise, sans terre ferme pour calmer l'angoisse de l'enfoncement³¹.

À la page suivante, l'évacuation est illustrée avec précision, presque à la manière de Tardon dans *La Caldeira*. Narrée entièrement au présent historique, la séquence qui ouvre le roman est un bel exemple d'hypotypose, où le récit d'événements est associé à l'intention de susciter des émotions, de surprendre et effrayer le lecteur, en montrant les difficultés et les efforts des habitants pour échapper aux effets mortels de la catastrophe :

D'énormes coulées de boue reprennent le chemin de Basse-Terre comme il y a trois mille ans. Une cassure du flanc ouest provoque une explosion de poussières qui vient tomber en avalanche juste en avant du pont de la Rivière Noire, bloquant pour les Indiens du Matouba le chemin de Basse-Terre. [...] Les voitures dérapent à la montée sur la cendre mouillée. Il vaut mieux prendre à pied par les bananeraies, une feuille de madère en guise de parapluie. Sept enfants poussent à la main une camionnette où gît leur mère qui vient de mourir du cœur en laissant la maison³².

Des données plus objectives s'insèrent dans la narration tout au long de cette première partie : « Les trémors se succèdent, à présent courts et vifs ; c'est la montagne qui se remue, chatouillée par les dégagements de poussières, les projections d'eau chaude, la poussée lente du magma »³³. Malgré la richesse des détails, le romancier ne semble pas s'intéresser excessivement au côté scientifique du phénomène géologique, en privilégiant toujours la mise en relief du rapport de symbiose entre la catastrophe naturelle et l'être humain, car « L'explosion volcanique est bien le sujet visible du roman mais le traitement documentaire est secondaire par rapport à son traitement humain »³⁴. Dans son étude de la relation entre l'écrivain antillais et l'écriture du désastre, Kathleen Gyssels met en garde contre le « piège folklorique »³⁵ dont témoignent quelques titres d'ouvrages

³⁰ *Ibid.*, p. 47.

³¹ D. Maximin, *Soufrières*, Paris, Seuil, 1987, p. 9.

³² *Ibid.*, p. 10.

³³ *Ibid.*

³⁴ C. Chaulet-Achour, *op. cit.*, p. 193.

³⁵ É. Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Seuil, 1981, p. 213.

de Confiant³⁶, où les éléments naturels semblent appartenir exclusivement au décor extérieur³⁷. Contrairement à Confiant, Maximin réfléchit sur « (ce qu'est) l'Antillais face à lui-même et au monde »³⁸ à partir des phénomènes météorologiques et des désastres qui se répètent cycliquement et ravagent le paysage caribéen.

Dans la section de *Soufrières* appelée « La rumeur de la terre », l'action se déroule dans la journée du 8 juillet 1976, date du déclenchement de l'éruption, et le rôle du volcan apparaît encore plus frappant, car non seulement il est au centre de la narration mais il devient le sujet de l'énonciation. La voix de la Soufrière annonce et raconte son propre éclatement, dans un mélange de scientificité et de poésie, conforme à la volonté de Maximin de se focaliser sur le côté humain de la catastrophe, tout en renonçant au tragique ou au pathétique³⁹.

Dans un grondement sourd qui arrête tout geste à des kilomètres, un énorme nuage surgit du cône en un large disque noir autour d'une boule jaune grisâtre, et monte, monte dans le ciel jusqu'à cacher tout le soleil. Les roches expulsées retombent d'abord en projections brutales sur les flancs alentour jusqu'à la Savane à mulets. Les vapeurs s'échappent en geyser au col de l'Échelle, et les gaz boueux en coulées sur le Carbet, libérant tout l'air libre pour la diffusion de cendres très denses qui vont commencer à s'abattre très au ralenti sur Saint-Claude, Matouba et Baillif, en s'insinuant partout où de l'air peut passer jusque sous les portes, sous les vêtements et les paupières de la population qui, d'abord figée par le spectacle, commence alors à organiser sa fuite⁴⁰.

Le lecteur assiste à la succession détaillée des phases de l'explosion et grâce aussi à l'abondance d'éléments typique de l'hypotypose, il est amené à éprouver de fortes émotions face à une telle tragédie. La mise en fiction de l'éruption dans *Soufrières* remplit donc deux fonctions principales de l'hypotypose : narrative et émotive. Si le volcan est complètement incorporé à l'espace physique et mental des habitants de Saint-Claude, il demeure néanmoins un élément redoutable et dangereux de la nature guadeloupéenne. Maximin met ainsi en scène le paradoxe qui existe entre la force destructrice du volcan et celle, étonnante, du peuple guadeloupéen, afin de montrer la fierté antillaise face aux désastres naturels, historiques et sociaux⁴¹.

³⁶ À côté de *Nuée ardente*, il suffit de citer *Le Bassin des ouragans* (Paris, Mille et une nuits, 1994) et *La Savane des pétrifications* (Paris, Mille et une nuits, 1995).

³⁷ Voir K. Gyssels, « Prévisions et divagations batoutiques face aux dérélitions du Tout-monde. Daniel Maximin et Édouard Glissant comme guerriers des dés(astres) antillais », in : K. Gyssels, B. Ledent (dir.), *The Caribbean Writer as Warrior of the Imaginary / L'Écrivain caribéen, guerrier de l'imaginaire*, Amsterdam / New York, Brill / Rodopi, 2008, p. 249-264.

³⁸ *Ibid.*, p. 250.

³⁹ « Le romancier refuse le tragique angoissé ; les choses sont sérieuses, certes, mais l'angoisse est apprivoisée par la familiarité, l'humour et la complicité avec les éléments » (C. Chaulet-Achour, *op. cit.*, p. 181).

⁴⁰ D. Maximin, *Soufrières*, p. 145-146.

⁴¹ « [Maximin] a l'audace de penser les désastres d'ordre naturel comme catalyseurs de forces mentales et de créatives inouïes » ; K. Gyssels, *op. cit.*, p. 254.

*

De l'Antiquité à l'époque contemporaine, la représentation littéraire des catastrophes naturelles au moyen de l'hypotypose constitue un *topos* récurrent, capable de dépasser les limites géographiques et temporelles. Grâce aux stratégies qui la caractérisent (effacement du narrateur, style asyndétique, emploi du présent historique, énumération de détails), cette figuration est susceptible de créer un *pathos* discursif qui s'empare du lecteur, en provoquant des émotions au fil de la lecture. Le lecteur est certainement amené à éprouver de l'angoisse ou de la curiosité face à des descriptions si dynamiques et pénétrantes de faits qui, de plus, ont réellement eu lieu. L'hypotypose permet aussi une véritable « éruption rhétorique » dans la mesure où elle peut devenir le véhicule d'un message politique et social (Tardon, Confiant) ou le moyen par lequel peut s'exprimer la résilience d'une communauté (Maximin). Sa présence dans des ouvrages d'auteurs franco-antillais appartenant à un univers apparemment très éloigné de celui de Voltaire et de son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, est une confirmation de la fortune littéraire de ce moyen d'expression et de sa valeur heuristique essentielle dans la littérature des catastrophes.

Bibliographie

- Benoist, Jean, « Types de plantations et groupes sociaux à la Martinique », *Cahiers des Amériques Latines*, 1968, n° 2, p. 130-160
- Bernabé, Jean, Chamoiseau, Patrick, Confiant, Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989
- Chalet-Achour, Christiane, *La Trilogie caribéenne de Daniel Maximin. Analyse et contrepoint*, Paris, Karthala, 2000
- Confiant, Raphaël, *Nuée ardente*, Paris, Mercure de France, 2002
- Confiant, Raphaël, *Dictionnaire du créole martiniquais* ; URL : <http://www.potomitan.info/dictionnaire/> ; consulté le 9 juillet 2016
- Corzani, Jack, « La fortune littéraire de la 'catastrophe de Saint-Pierre' : entre commémoration et mythification : le jeu des idéologies », in : Yacou, Alain (dir.), *Les Catastrophes naturelles aux Antilles. D'une Soufrière à une autre*, Paris, Karthala, 1999, p. 75-98
- Gyssels, Kathleen, « Prévisions et divagations batoutesques face aux déréllections du Tout-monde. Daniel Maximin et Édouard Glissant comme guerriers des dés(astres) antillais », in : Kathleen Gyssels, Benedicte Ledent (dir.), *The Caribbean Writer as Warrior of the Imaginary / L'Écrivain caribéen, guerrier de l'imaginaire*, Amsterdam / New York, Brill / Rodopi, 2008, p. 249-264
- Jaucourt, Louis de, *Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, art. « Hypotypose » ; URL : <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>, consulté le 10 juillet 2016
- Le Bozec, Yves, « L'hypotypose : un essai de définition formelle », *L'Information Grammaticale*, n° 92, 2002, p. 3-7
- Maximin, Daniel, *Soufrières*, Paris, Seuil, 1987
- Moreau de Saint-Méry, Médéric Louis Élie, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle Saint-Domingue* ; URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5784239p> ; consulté le 9 juillet 2016

- Obszyński, Michał, *Manifestes et programmes littéraires aux Caraïbes francophones*, Amsterdam / Boston, Brill / Rodopi, 2015
- Philémon, Césaire, *Galerias Martiniquaises : population, mœurs, activités diverses et paysages de la Martinique*, Paris, 1930 ; URL : <http://www.manioc.org/patrimon/PAP11048> ; consulté le 18 juin 2016
- Philémon, Césaire, *La Montagne Pelée et l'effroyable destruction de Saint-Pierre (Martinique) le 8 mai 1902 : le brusque réveil du volcan en 1929*, Paris, Impressions Printory et Georges Courville, 1930 ; <http://www.manioc.org/patrimon/PAP11055> ; consulté le 05 juillet 2016
- Tardon, Raphaël, *La Caldeira* [1948], Fort-de-France, Desormeaux, 1977
- Voltaire, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, Genève, 1756 ; URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5727289v> ; consulté le 10 juillet 2016

Alessia Vignoli

Alessia Vignoli est doctorante à l'Institut d'Études Romanes de l'Université de Varsovie. Son principal domaine de recherche est représenté par les littératures francophones des Caraïbes, en particulier la littérature haïtienne post-sismique. Sa thèse porte sur l'étude comparée de l'écriture des catastrophes naturelles dans les Caraïbes francophones. Elle collabore avec *Il Tolomeo*, revue du Département d'Études Européennes et Postcoloniales de l'Université Ca' Foscari de Venise, en tant qu'auteure d'articles et de critiques littéraires. Sa première publication concerne l'espace francophone louisianais (« Les Cadjins de Louisiane : une survivance chantée », *InterFrancophonies, Mélanges*, 2014).